

LA DANSE DU DIABLE

À l'Athénée, Histoire comique et fantastique
écrite, mise-en-scène et jouée par Philippe Caubère

Après avoir été improvisée
Devant Jean-Pierre Tailhade et Clémence Massart.

Depuis combien de temps poursuivais-je ce rêve : la *Danse du Diable* à l'Athénée ? Après sa création au printemps 1981 au Ciné-Rio de Bruxelles, puis en été en Avignon, à la Condition des Soies, je voulais jouer ma pièce à Paris. Philippe Adrien, qui reprenait la direction du Théâtre des Quartiers d'Ivry dont la programmation était bouclée, avait pris le risque d'ouvrir le théâtre deux mois plus tôt pour que ce fut possible. Je revois le petit papier qu'Alain Crombecque, qui en était l'administrateur, glissait tous les soirs sous la porte de ma loge. Un chiffre y était inscrit, chaque fois plus important : 20, 30, 40, 50, etc. C'était, bien sûr, le nombre de spectateurs présents ce soir-là dans la salle. Et ça montait, ça montait. Lentement mais sûrement, ça montait. Je ne sais plus à quel moment le nombre est passé à trois chiffres et n'a plus bougé, celui du nombre de fauteuils dans la salle et au-delà, mais, comme toujours au théâtre lorsque se déclenche ce drôle de phénomène qu'on appelle le « bouche à oreilles », ça prend du temps quand même, tout se joue aux dernières et là, c'est la folie. Tout le monde se rend compte qu'il a trop attendu, on se rue, il y a foule, on se bat pour entrer. Et dans sa loge et sur le plateau, on se sent le roi ! Tout comédien ou comédienne, un jour ou l'autre, a connu le bonheur de ces moments-là. Oui, mais, voilà : au bout de trois semaines, c'est déjà fini. Et là, on veut jouer. À Paris. Parce que c'est pour ça qu'on a quitté La Fare-les-Oliviers.

À l'époque plusieurs théâtres privés étaient en déshérence, dont deux en particulier : l'Édouard VII et l'Athénée. C'est Pierre Bergé qui les possédait -ou en avait la jouissance, je ne sais plus. Véronique Coquet, déjà avec moi, était à la manœuvre. Et si, grâce à Bergé et Danielle Cattand, l'affaire put finalement se conclure (pour un franc symbolique !) à l'Édouard VII, pour l'Athénée, rien à faire, impossible. Je revins à la charge quelques années plus tard pour tenter de convaincre Josyane Horville de ce que mon spectacle allait trouver là sa place naturelle : toujours rien. C'est pour *Le Roman d'un acteur* qu'enfin, que je pus, grâce à Patrice Martinet, dérouler le film de mes fantasmes et de mes fantaisies sur les planches du théâtre. Nous récidivâmes pour *Claudine et le théâtre*, premier volet du cycle *L'Homme qui danse* qui était la version originale et intégrale d'une *Danse du Diable* dont il ne fut pourtant, malgré toutes les reprises faites ici ou là, jamais question. Jusqu'à... Aujourd'hui. 1981/2014 : c'est le temps qu'il aura fallu pour que le rêve se réalise. Je ne sais pas ce que vous en pensez, ni ce qu'en pense le théâtre, mais moi je suis content.

Je dédie *La Danse du Diable* à Jean Babilée,
Immortel interprète du ballet *Le Jeune homme et la mort*
Qu'il créa à 20 ans et reprit à mon âge.

SYNOPSIS

La Danse du Diable évoque (autant qu'elle raconte, car c'est un spectacle comique et fantastique -c'est à dire poétique-) l'enfance et l'adolescence d'un enfant du pays provençal, un petit Marseillais, Ferdinand Faure, dans les années 50 à 70. Le quartier des Chartreux, celui de Saint-Louis, Le Parc Borély, les bords de l'étang de Berre et même, à Vauvenargues, le château de Picasso, sont les « décors » de l'épopée. De Gaulle, Sartre, Mauriac, Malraux, Johnny, Roger Lanzac, Gaston Defferre et François Billoux, sans oublier Soljenitsine, alias « Souliounoutchine », toutes les stars de l'époque sont au rendez-vous. Comme la galerie des personnages : Madame Colomer, Isabelle, le petit Dédé de Velaux, la sensuelle professeure de théâtre aixoise, Micheline Galiard, et le nouveau Gérard Philipe, Bruno Gaillardini, son favori chéri. Sans oublier Georges, le régisseur fou.

La Danse du Diable est surtout le portrait de Claudine Gautier, mère de l'auteur et de son double imaginaire, qui mène tout le monde, et jusqu'à la représentation elle-même, à un train d'enfer, sous sa férule impitoyable, son imagination débordante et son bagout intarissable.

On verra enfin que l'histoire était plus triste qu'on n'aurait pu l'imaginer d'abord, quand on comprendra que cette logorrhée joyeuse n'était qu'une course à perdre haleine contre le seul concurrent, le seul adversaire, qui finit par toujours gagner : la mort.

(...) Peut-on, de nos jours, parler de soi-même, de ses craintes intimes, de ses espérances, et que ce soit gai ? Peut-on raconter quelque chose du théâtre du point de vue de celui qui, en définitive, le fait, je veux dire du point de vue de l'acteur (ou du "comédien" comme on voudra) et que ça intéresse le monde ? Peut-on rêver d'une écriture théâtrale délivrée, mais non débarrassée, de la littérature ? Peut-on imaginer un théâtre qui serait sincère sans être stupide ? Cruel sans être inutilement méchant ? Peut-on ? Peut-on ?... Je ne sais pas, j'espère. Et il me semble comme ça, confusément, que le public aussi l'espère ; il me semble. Mais peut-être que je suis fou, ou prétentieux, ou les deux à la fois. Tant pis.

P.C.

Je dédie *La Danse du Diable* à mon père.

Programme du Festival d'Avignon 1981

Il sait tout faire, il se glisse dans quatre ou cinq personnages à la fois, il ensorcelle les spectateurs et joue sur tous les registres. Un diable d'homme pour *La Danse du diable*. Redoutable, inquiétant. Et irrésistible. Parce qu'il sait mettre son coeur à nu avec une magistrale impudence, Philippe Caubère bouleverse l'auditoire. Le public pleure de rire, applaudit à tout rompre. Un magicien de théâtre, un génial cabotin, un fameux comédien.

Le pouvoir de la scène à l'état pur. Dans un époustouflant jeu de streap-tease mental, Philippe Caubère ne parvient-il pas à faire revivre le copain d'enfance, Sartre, de Gaulle, Mauriac, Johnny, sa prof de théâtre, sa mère morte... Extrait de *Télérama*, 1981

LA DANSE DU DIABLE

Histoire comique et fantastique,
écrite, mise en scène et jouée par Philippe Caubère

*Une chaise au fond du plateau.
Un petit banc à l'avant-scène, recouvert d'un châle rouge écossais.*

NOIR.

Quelqu'un entre. On entend le bruit de ses pas sur le plateau.

LUMIÈRE.

L'homme est assis sur la chaise.

Il se lève.

PROLOGUE

Il était une fois, dans un pays que vous ne connaissez pas, une ville immense, grise et froide. Un jour, sur les murs de cette ville, apparut une affiche. Elle annonçait un spectacle de théâtre : *La Danse du diable*, histoire comique et fantastique. Poussé par la curiosité, on se rua. Un autobus avait été prévu, on s'y entassa gaiement. On mangeait du fromage. Hélas, au bout de quelques heures, l'autobus s'arrêta. C'était la panne. «De qui se moque-t-on ?» entendait-on. «C'est un scandale !» Autour, rien. La campagne noire. Alors, on se mit en route, à pied. Très vite, l'enfer commença. Pluie, neige, vent. Pendant quelques jours on put encore trouver du ravitaillement et puis la famine s'abattit sur la petite troupe des spectateurs.

On tira z'a la courte paille. Le sort, bien sûr, tomba sur la plus gros. C'était un homme adorable. Il sut mourir sans faire d'histoire. On traversait des torrents glacés, sur des rochers qui glissaient et les eaux emportaient le corps d'une grande et belle femme, entortillée dans son manteau avec son sac. Ô grand lys blanc, tu disparus dans le bouillon.

Mais on continuait. Pourquoi continuait-on ? Était-on poussé par l'amour du théâtre, un amour devenu frénésie ? Était-ce la peur de se perdre, d'être abandonné par les autres en route, tout seul, tout petit ?

Je ne le crois pas. Je crois que c'était plutôt la volonté de se plaindre. Se plaindre au responsable d'une telle affaire. Aussi, quelle ne fut pas la déception de la petite bande de survivants, qui, pénétrant péniblement dans cette bâtisse sordide, ne virent sur la scène qu'une chaise, qu'un banc et qu'un chiffon!

(Il se rue vers l'avant-scène, enjambe le petit banc et apostrophe le public.)

La Danse du diable, histoire comique et fantastique ! Tout de même! On ne nous aura pas fait vivre ce cauchemar, gravir ce golgotha pour ne voir que cela? Une chaise, un banc et un chiffon! Et sur la scène un fou qui dit n'importe quoi. Qui dit n'importe quoi parce qu'il ne veut pas commencer son spectacle. Parce qu'il a peur de commencer son spectacle ! Ah oui, mais pourquoi fou, ce fou ? Je vous le demande. À vous, monsieur, qui m'observez les yeux brillants de fièvre et d'épouvante. À vous qu'on a grugés, vous qui vous entassez frileusement les uns contre les autres, grotesquement juchés sur ces bancs inconfortables. À cause de qui ? À cause des autres. Parce que c'est toujours la faute des autres. Et moi, Ferdinand Faure, je le prouverai!

NOIR & MUSIQUE.